

HENRI LEQUIEN

L'ÉCHO DES ÉTOILES



Henri Lequien

L'écho des étoiles

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4790-6

Dépôt légal : août 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

A Agnès

1^{ère} partie

Un grand projet

I

- Vous voulez m’envoyer chez le psychanalyste ?
- Cela vous aiderait certainement.
- Pour confier mes secrets à un inconnu ?

Michel Lisoprawski dévisageait son patient. Sa position l’empêchait de sourire. Il affichait la tranquille certitude des spécialistes du cerveau et avait ouvert le col de sa chemise. Ce n’était pas l’effet de la chaleur mais simplement la recherche d’un air décontracté. De quoi supprimer une suffisance imperceptible dans l’exercice de ses fonctions. Il ne croyait que modérément aux vertus de son métier. Une trentaine d’années plus tôt, sa jeunesse l’avait amené à flirter avec les pratiques séduisantes de l’antipsychiatrie, une spécialité qui n’avait jamais guéri un seul névrosé.

- Vous ne ressentez jamais le besoin de vous confier à quelqu’un ?
- Je me complais avec moi-même.

Le jeune homme secoua légèrement la tête. Tout en parlant, il regardait son interlocuteur les yeux perdus dans le vague. Le médecin avait l’impression qu’il était

constamment sur le point d'essayer d'enregistrer ses propos, et qu'ils lui échappaient juste avant d'atteindre son cerveau. Des cheveux noirs mal peignés encadraient un visage ovale où un œil professionnel comme celui de Lisoprawski arrivait à distinguer au-dessus des sourcils quelques traces de psoriasis.

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt-quatre ans.

– Vous travaillez ?

– La surveillance de ma mère occupe l'essentiel de mes journées.

– Et votre père ?

– Je n'ai pas eu l'honneur de le connaître.

– Qu'est-il devenu ?

– Je n'en sais rien, sa carrière ne m'a jamais intéressé.

– Je vois...

Lisoprawski était très ennuyé. Mécaniquement, il était en train de préparer une ordonnance, mais il hésitait.

– Vous avez toujours vécu seul avec votre mère ?

– Il me semble.

– Je veux dire... à aucun moment, vous n'avez été élevé par quelqu'un d'autre de votre famille. Un oncle, une tante... Avez-vous des frères et sœurs ?

– Pas que je sache.

– J'aimerais, Monsieur Roumat, que vous répondiez sans détours à mes questions, intima le médecin en prenant un air de stricte impassibilité. Nous ne sommes pas ici pour nous livrer à un concours de bons mots. Je cherche à comprendre et à vous aider.

– Je suis à votre disposition.

– Tant mieux, répondit Lisoprawski. Les questions que je vous pose ne contiennent aucun piège. Nous entamons aujourd’hui une série de consultations qui s’étendront sans doute sur une longue durée. J’ai besoin de comprendre les raisons qui vous ont amené ici.

– Il n’y en a qu’une, le docteur Longueville.

– Mon confrère a en effet estimé de son devoir de vous aiguiller jusqu’à moi. C’est lui qui s’occupe de votre mère ?

– C’est exact.

– Monsieur Longueville est plus qu’une relation professionnelle, c’est un ami.

Lisoprawski aurait pu rajouter que si Longueville avait envoyé son patient sur le service des consultations externes de Sainte-Anne plutôt qu’à son cabinet privé, il devait avoir de bonnes raisons.

– Avez-vous des antécédents psychiatriques ?

– Nullement.

On frappa à la porte.

– Entrez !

– Le dossier de Madame Janneau, fit l’infirmière.

– Faites-la patienter. J’en ai pour un moment.

Il aimait prendre son temps et les consultations du mardi après-midi lui permettaient d’oublier l’heure.

– Avez-vous des difficultés pour dormir ?

– Parfois.

– A quand cela remonte-t-il ?

– A fort longtemps.

– Vous voulez dire que vous dormiez déjà difficilement pendant votre adolescence ?

– J’ai toujours considéré le sommeil comme une perte de temps.

– Etes-vous régulièrement insomniaque ?

– Je ne dirais pas cela mais, pendant la nuit, j’aime être réveillé par mes rêves, ou rester éveillé pour me livrer à ce que j’appellerais mes propres rêves.

– Des rêves conscients en quelque sorte ?

– L’épanouissement de mon imagination.

– Avez-vous plus précisément des difficultés pour vous endormir ?

– Certainement.

– Et vous réveillez-vous facilement ?

– Ma mère donne le la naturel dès sept heures du matin.

– Et il vous arrive donc aussi de vous réveiller en pleine nuit...

– Egalement.

– Ce sommeil agité fait donc partie intégrante de votre personnalité.

– Voilà, reprit Roumat, et son visage s’éclaira, comme si cette réflexion instaurait un début de complicité entre lui et le médecin.

Lisoprawski pivota sur sa chaise, saisit le Vidal sur un rayonnage, et le posa sur la table. Un long silence s’établit entre eux, pendant lequel il tapotait la couverture plastifiée de l’épais répertoire.

– Avez-vous eu des maladies graves pendant votre enfance ?

– Aucunement.

– Ces pensées qui viennent interrompre ou perturber vos nuits, ont-elles toujours existé ?

– Heureusement !

- Que voulez-vous dire ?
- Elles ne me perturbent absolument pas, elles me remplissent de joie.
- Avez-vous vécu des événements douloureux étant jeune ?
- Oui, la mort de mon chat.
- Ah je vois ! Et cela remonte à...
- Une dizaine d'années. Depuis, nous n'avons plus de chat.
- Monsieur Roumat, quel enfant étiez-vous à l'école ?
- Un élève très assidu.
- C'est-à-dire ?
- Lisoprawski vit son patient bouger tranquillement sur sa chaise tandis qu'une légère rougeur envahissait ses joues.
- Je n'ai jamais voulu décevoir personne.
- Votre mère était très exigeante avec vous ?
- Plutôt, oui.
- Et vous avez toujours manifesté un goût pour les études ?
- La spéculation intellectuelle est la source de tous mes plaisirs.
- Qu'avez-vous fait après le bac ?
- Je ne suis pas allé jusque-là.
- Ah bon ?
- Oui, maman est tombée dans les escaliers.
- Et cela vous a empêché de finir vos études ?
- Maman est une occupation à plein temps.
- Je vois...
- C'est aussi pour moi une source d'équilibre.

- Vous l’aimez beaucoup.
 - Cela dépend des jours.
 - Où habitez-vous Monsieur Roumat ?
 - Dans le dix-huitième arrondissement.
 - Où exactement ?
 - Près du théâtre de l’Atelier, non loin de la place des Abbesses.
 - Un logement confortable ?
 - Soixante-quinze mètres carrés. Mais je vise actuellement à agrandir mon territoire.
 - Vous envisagez de changer de quartier ?
 - Pour rien au monde je ne quitterais la rue des Trois Frères. Je cherche simplement à diminuer le périmètre actif des prérogatives de maman.
 - Comment vivez-vous ?
 - Que voulez-vous dire ?
 - Quels sont vos moyens de subsistance ?
 - Maman a des revenus cachés.
 - Vous n’avez jamais travaillé pour gagner votre vie ?
 - Pas jusqu’à présent.
 - Vous ne tenez pas à gagner votre indépendance ?
 - La vie sociale ne me convient guère.
 - En dehors de votre mère, entretenez-vous des relations Monsieur Roumat ?
 - Ne soyez pas si indiscret.
- Lisoprawski jeta un coup d’œil à sa montre, tout en pensant qu’il ne tirerait rien de plus aujourd’hui de son patient.
- Dormez-vous en ce moment ?
 - Pas plus que d’habitude.

– Plutôt moins ?

– Légèrement moins.

– Longueville vous a prescrit du dipipéron. Il vous a décrit son utilité ?

– Je ne tiens pas à le savoir.

– Je pense qu’il est de mon devoir de vous l’expliquer. Votre cerveau est un organe très compliqué mais, pour l’expliquer simplement, il se compose de neurotransmetteurs qui permettent à vos idées de circuler et à votre bouche de les articuler. Je pense, même si je n’en ai pas la certitude, que vous avez une propension...

– Je n’aime pas ce mot, cher Monsieur. En quoi cette propension me concerne-t-elle ?

– Disons que vous manifestez à première vue une hyperactivité du cortex. Le dipipéron est un neuroleptique qui ralentit sensiblement les états de surchauffe de votre cerveau, et vous préserve de toute agitation néfaste. Longueville vous a prescrit un comprimé pour commencer. Vous le prenez ?

– Bien sûr.

– Très bien, je le monte à deux. A prendre une heure avant le coucher. Si vous ne dormez toujours pas régulièrement, vous prendrez trois gouttes de rivotril au souper. Ce n’est pas un hypnotique, le rivotril a un effet dormitif, mais il ne vous assomme pas comme un somnifère classique. Montez à cinq gouttes en cas de besoin. Pour équilibrer le traitement, je vous mets une gélule de dogmatil le matin, et une le midi. Pas d’alcool, bien entendu. Avez-vous déjà pris de la drogue ?

– Jamais.

– Tant mieux. Les substances hallucinogènes ont un effet potentialisateur sur le traitement qu’il convient absolument d’éviter.

– Très bien.

Tout en parlant, Lisoprawski rédigeait son ordonnance de cette écriture précipitée des médecins qui veulent se débarrasser de leur patient.

– Revenez me voir dans un mois. Si vous rencontrez quelque difficulté que ce soit d’ici là, appelez le secrétariat pour avancer le rendez-vous.

– Ce traitement, il y en a pour longtemps ?

– Cela dépend de vous. Prenez-le régulièrement.

Lisoprawski se leva et tendit une main que le jeune homme évita. Il ouvrit la porte et s’effaça comme s’il cherchait à s’enfuir. Une fois la menace écartée, il descendit paisiblement les marches et rejoignit la rue. En se retournant une dernière fois, il aperçut un panneau qui détaillait l’organigramme des services de consultation externe, et constata qu’il avait été reçu par le médecin-chef, un homme qui commandait à au moins une cinquantaine de personnes. Il ne s’en trouva pas rassuré pour autant.

Sur l’avenue, deux croix vertes séparées par deux cents mètres environ clignotaient sous une pluie fine. Il choisit la plus éloignée, le temps d’accueillir quelques gouttes sur son visage. Poussant la porte de l’officine, il se retrouva derrière quatre personnes qui devaient attendre depuis un long moment, coincées entre une ordonnance et une préparatrice aux prises avec les sortilèges de l’informatique. Après dix bonnes minutes, il tendit son précieux sésame et une voix rauque, voilée par des milliers de paquets de cigarettes, lui répondit :

– Vous avez votre carte Vitale ?

– Non.

– Très bien, et il lui sembla deviner comme un soupir de soulagement à travers le timbre grave.

Le jeune homme embarqua son sachet de papier, retrouva l'air libre et se précipita sur le premier banc venu, sans remarquer que l'eau ne manquerait pas de traverser son pantalon.

Il plongeait la main dans le sachet, et en ressortit une boîte blanche aux arêtes rehaussées par un liséré vert. Il la retourna dans tous les sens, comme un aveugle cherchant la lumière avec ses doigts, et en extirpa un minuscule papier qu'il approcha de ses yeux :

Composition :

Pipampérone base : 40 mg.

Classe pharmaco-thérapeutique : antipsychique neuroleptique.

Ce médicament est indiqué dans le traitement de certains troubles du comportement.

N'hésitez pas à demander l'avis de votre médecin ou de votre pharmacien et à signaler tout effet non souhaité et gênant...

Le jeune homme remit soigneusement le mode d'emploi dans son emballage, la boîte dans le sachet, puis jeta le tout dans la première poubelle à portée de sa main.

« Et pourtant, cet homme ne m'est pas entièrement antipathique » murmura-t-il tranquillement.

II

Il sortit de la bouche du métro. Au moins une fois dans sa vie, il avait passé au peigne fin différents quartiers de la capitale dont les prix au mètre carré dénonçaient la prétention et la vulgarité. Il était maintenant convaincu que l'arrondissement qu'il habitait était le centre spirituel de Paris.

Ici, pas de mannequins dénudés surveillant les cours de la Bourse, ou de jeunes trentenaires cravatés jouant à pousse-pousse dès sept heures du matin. Les effluves de la Vérité remontaient chaque jour des soupiraux de Barbès et de Montmartre. Les touristes qui venaient guigner les poulbots bruns jeteurs de sorts épousaient la géographie du quartier. Au sud, Barbès et ses fourmillements, klaxons de voiture mélangés à des cris de muezzin. Toute cette foule bigarrée, djellabas et jeans, musc et henné, se mêlait harmonieusement aux grappes anglo-saxonnes en quête de fraîcheur latine.

Il slaloma entre les voitures et entra la tête la première dans l'étal d'une marchande de faits divers.

– Alors, tu regardes devant toi, oui ou merde ?

Un timide sourire s'égara sur ses lèvres comme unique réponse à toutes les impolitesses. Il poussa la porte du numéro 1, releva la boîte aux lettres et monta l'escalier sans entrain. Avant qu'il eut tourné la clé dans la serrure, il entendit sa voix à travers la porte.

– Hippolyte, Hippolyte !

– Je suis là, répondit-il en entrant.

– Tu m'as oubliée.

– Mais non...

– Donne-moi mon D !

– Ce n'est pas encore l'heure.

– Où es-tu allé ?

– J'ai rencontré un homme intéressant. Il a voulu me faire sucer des pastilles mais je pense qu'elles n'avaient pas bon goût.

– Viens me voir.

Il passa une tête par la porte entrebâillée. Les rayons du soleil à travers la vitre déposaient sur son corps quelques tâches jaunes à hauteur de poitrine. Dans la pénombre, son visage arborait les traits d'une mauvaise nuit.

– Pourquoi m'as-tu quittée ?

– J'avais à faire.

– Un jour, tu m'abandonneras pour toujours.

– Tu sais bien que non.

– J'ai mal dormi. Je me fais du souci à ton sujet. A vingt-quatre ans, tu n'as pas besoin de travailler puisque j'ai pourvu à ton avenir. Mais la solitude ne te vaut rien. Tu devrais aller voir les filles. Il y en a plein dans le quartier. Cela te changerait de ta pauvre mère. Donne-moi mon livre.

– Lequel ?